

**Publié dans : Martin D.-C. (dir.), *L'identité en jeux. Pouvoirs, identifications, mobilisations*, Paris, Karthala, 2010, p. 201-221.**

**DRAMATURGIE DE L'INTRUSION MIGRATOIRE :  
*TEATRO ALL'ITALIANA***

**Evelyne Ritaine**

*Prologue*

*En 1988, alors que j'étais en Italie pour mes recherches sur le terrain, un fait divers m'avait enchantée : après qu'une jeune italienne, d'origine somalienne, avait été insultée dans un autobus de Rome, le maire de la ville s'était senti obligé de lui présenter des excuses officielles et, à l'occasion de la petite cérémonie, de la couvrir de fleurs<sup>1</sup>.*

*En 1990, j'assistais avec des amis au traditionnel Carnaval de Florence, et nous devions nous réfugier de longues heures, effrayés, dans une maison inconnue : la rue était en proie à une violente chasse aux immigrés, organisée comme un rituel carnavalesque.*

*En 1991, l'exode albanais jetait sur les côtes adriatiques des dizaines de milliers de personnes, débarquant de vieux cargos chargés à ras bords : la première vague, en mars, fut accueillie avec bienveillance par la population locale, au nom de la mémoire de l'émigration italienne ; la deuxième vague, à l'automne, fut vécue dans l'hostilité, et retenue dans le stade de Bari avant d'être pour partie expulsée.*

*En 2008, il ne se passe pas un jour sans que la presse ne traite du « énième débarquement de clandestins », sur l'île de Lampedusa ou sur les côtes du canal de Sicile, avec son sinistre cortège de noyades et de destins brisés. Il ne se passe pas un jour sans que ne soit déroulée la litanie de crimes et de délits, dont des immigrés seraient coupables ou*

---

<sup>1</sup> On a parlé à ce propos « d'ordalie symbolique », Marletti, 1989.

victimes. Un « vent de racisme » souffle en l'Italie, dit-on<sup>2</sup>. Clandestinité, immigration et violence semblent s'être nouées dans une originale dramaturgie à l'italienne<sup>3</sup>.

Rarement une société aura été autant bouleversée par des mouvements migratoires que l'a été l'Italie, en à peine un siècle et demi. Elle fut longtemps terre d'émigration : entre 1850 et 1960, 25 millions d'Italiens ont émigré de par le monde ; de 1955 à 1975, 3 millions de méridionaux sont partis vers les régions industrielles du nord du pays. Elle devint très soudainement terre d'immigration, à partir de la fin des années 70 : 186 000 étrangers en situation régulière en 1975, 781 000 en 1990, 4 millions en 2008<sup>4</sup>. Aussi, l'Italie n'avait-elle guère que le souvenir de ses émigrations passées, internes et externes, pour l'aider à interpréter le sens de ce phénomène social inédit pour elle, l'arrivée de migrants sur son sol. Même un imaginaire postcolonial manquait, pour donner sens à la présence de l'étranger, car l'histoire italienne n'est pas fortement marquée par le poids d'un empire colonial. Comment une société qui n'a jamais connu d'immigration se construit-elle une représentation de ce changement social ?

Cette inversion du destin migratoire, de terre de départ en terre d'arrivée, est contemporaine des pires crises politiques du pays. L'incertitude collective fut permanente tout d'abord tout au long des années 70, « années de plomb » des terrorismes d'extrême gauche et d'extrême droite, du retour cyclique de l'instabilité gouvernementale, de la sempiternelle renaissance de l'hydre mafieuse. Ensuite, l'incertitude collective prit la forme de la crise de légitimité ouverte en 1992 par les enquêtes anticorruption qui anéantirent les grandes organisations politiques : cette crise a donné naissance à de nouveaux entrepreneurs politiques, aujourd'hui au pouvoir, qui jouent sur la thématique de l'insécurité et qui ne reculent pas devant des thèmes d'exclusion, d'inspiration néo-populiste (Lega Nord, Alleanza nazionale, Forza Italia). Comment, dans un contexte politique aussi troublé, une société réagit-elle face à l'Autre, face à son arrivée, face à son installation ?

Ces deux intrigues (intrusion d'étrangers, incertitude collective autochtone) ne pouvaient que se nouer, dans une théâtralité à l'italienne, pour interpréter l'énigme

---

<sup>2</sup> Philippe Ridet, « Vent de racisme en Italie », *Le Monde*, 24 octobre 2008.

<sup>3</sup> Je remercie, pour leurs remarques enrichissantes, Christian Coulon, Enrico Allasino, Xabier Itçaina, et Denis Constant Martin pour avoir si bien présenté mon texte lors du colloque.

<sup>4</sup> Soit 6,7 % de la population totale, taux désormais supérieur à la moyenne européenne de 5%. Les clandestins sont estimés de 350 000 (chiffre Caritas) à 760 000 (chiffre ISMU) en 2007. Sources : Caritas, *Immigrazione. Dossier Statistico 2008* ; ISMU, *Rapporto sulle migrazioni 2008*.

migratoire<sup>5</sup>. De nombreux travaux d'inspiration constructiviste permettent de bien connaître le jeu des acteurs de cette interprétation : l'insécurité collective de cette période est en effet traduite par une multitude d'entrepreneurs politico-moraux dont les interactions construisent une situation de panique morale (Maneri, 2001 ; Goode, Ben-Yehuda, 1994 ; Cohen, 1972), dans laquelle une des principales variantes est « l'urgence immigration » (*emergenza immigrazione*) (Ritaine, 2005c ; Maneri, 2003). « La peur face aux immigrés est un cas de construction symbolique d'une menace, donc de l'ennemi. (Cette menace) ne pourrait être affirmée sans l'affirmation d'un savoir confirmé par des entrepreneurs politico-moraux, et sans l'amplification et la diffusion par les rhétoriques publiques fournies par les médias. C'est le renforcement réciproque de ces deux pratiques qui confère à la « tautologie de la peur » sa force de persuasion, surtout dans une période où la vie sociale est soumise, plus qu'autrefois, à une insécurité diffuse et où s'est amenuisé le rôle de médiation sociale traditionnellement assumé par les partis et par les associations » (Dal Lago, 1999a : 34)<sup>6</sup>.

L'urgence immigration s'est peu à peu imposée dans le débat public au travers des échanges entre ces acteurs, qui poursuivent chacun des objectifs propres à leur catégorie : les médias sont pris dans la forte concurrence qui caractérise ce secteur en Italie, les partis politiques sont en lutte pour devenir les meilleurs « définisseurs de situation » (Berger, Luckman, 1996)<sup>7</sup>, le secteur associatif cherche à redéfinir son rôle face à ces nouveaux venus (Dorangricchia, Itçaina, 2005). Les processus de construction d'une représentation de l'immigré sont ainsi bien connus, dans une approche en termes de combinatoire des stratégies<sup>8</sup>. Cette approche laisse échapper, cependant, toute la dimension anthropologique du sens commun sur l'immigration qui s'est ainsi peu à peu formé, en quelques trois décennies. Il reste en effet à interroger le contenu sémantique de ces processus. Quels signifiants ont pu être mobilisés, pour passer ainsi d'une quasi-indifférence à une dramatisation et à une extrême politisation de la question migratoire ? En travaillant dans une perspective anthropologique, inspirée de l'approche en termes de frontières des groupes ethniques (Barth, 1969), on s'intéresse donc ici exclusivement au lexique sur l'immigration qui s'est peu à peu forgé, à

<sup>5</sup> Une comparaison avec le cas espagnol s'imposera ensuite, le débat espagnol produisant une intrigue très différente avec des événements pourtant homologues.

<sup>6</sup> Toutes les traductions sont de l'auteur.

<sup>7</sup> « Pour comprendre l'état d'univers socialement construit à un moment donné, ou sa transformation dans le temps, on doit comprendre l'organisation sociale qui permet aux définisseurs d'établir leur définition », Berger, Luckmann, 1996, p. 159.

<sup>8</sup> Ne pouvant reprendre ici toute l'analyse de ces stratégies, je me permets de renvoyer à mes différentes publications, en particulier Ritaine, 2005c. Précisons également que ces différents textes ne portent que sur le travail politique et médiatique de construction de représentations de l'immigration. Ils ne tiennent pas compte des pratiques sociales et des politiques publiques *stricto sensu*, qui, de façon plus silencieuse et plus lente, sont aussi à l'oeuvre pour traiter ce changement social qu'est l'immigration.

travers des conjonctures politiques différentes, et qui s'est institutionnalisé en cadre d'interprétation dominant. De même qu'en France un lexique colonial demeure lisible dans l'interprétation de l'immigration, que peut-on découvrir de l'auto-identification des Italiens dans leurs façons de catégoriser les autres, les nouveaux venus ?

## **1 - SCENARIOS DE LA DRAMATISATION : « L'ENNESIMO SBARCO DI CLANDESTINI »<sup>9</sup> :**

Les processus de catégorisation de l'altérité peuvent être étudiés dans une approche cognitive : « les perspectives cognitives peuvent aider à concrétiser l'aspiration constructiviste à saisir la nature relationnelle et dynamique de la race, de l'ethnie et de la nation : celles-ci sont alors considérées comme les produits fluides et contingents de processus réitérés et cumulatifs de catégorisation, codage, cadrage, et interprétation. Au lieu de demander « qu'est-ce que la race, l'ethnie, la nation », une approche cognitive nous encourage à nous demander comment, quand et pourquoi on interprète l'expérience sociale en termes raciaux, ethniques ou nationaux. (...) (Ces structures de représentations) perdurent seulement grâce à leur reproduction quotidienne au travers des façons de penser, de parler, et d'agir d'innombrables anonymes » (Brubaker, Loveman, Stamatov, 2004 : 53).

La catégorisation de l'étranger se construit par les échanges permanents et réitérés entre acteurs des mobilisations sociales, des médias, des organisations politiques. : dans l'arène où se déroulent leurs échanges se constituent peu à peu les représentations dominantes de l'étranger. Ces processus de construction ont été bien étudiés par les travaux sur le « *prejudice* » et sur la stigmatisation (ter Wall, 2002, 2000 ; Pugliese, 1997 ; Balbo, Manconi, 1992, 1990), sur la construction sécuritaire de la question migratoire (Dal Lago, 1999a, 1999b ; Maneri, 2003, 2001), sur le rôle des médias (Binotto, Martino, Morcellini, 2003). Ces travaux relèvent tous que deux thèmes sont prédominants dans le débat italien : la thématique de l'invasion, articulée sur les conditions dramatiques d'arrivée des migrants (débarquements maritimes, noyades, clandestinité, centres de rétention) ; la thématique de la violence, articulée sur les faits divers, du plus banal trafic à la violence du viol ou du meurtre - dans lesquels l'étranger est victime ou coupable, ou supposé coupable -. Ces deux thématiques sont toujours première ou deuxième occurrence, selon le support du message : la presse nationale

---

<sup>9</sup> « L'énième débarquement de clandestins », titre emprunté à Marco Bruno, « L'ennesimo sbarco di clandestino. La tematica dell'arrivo nella comunicazione italiana », dans Binotto, Martino, Morcellini, 2004 : 95-107.

privilégie plutôt les thèmes de l'invasion, la presse locale plutôt la violence quotidienne ; les télévisions préfèrent les images chocs des débarquements ou des émeutes urbaines ; le parti populiste régionaliste (Lega Nord) dénonce le risque d'invasion, alors que la droite issue du mouvement néo-fasciste (Alleanza nazionale) insiste sur la nécessité de l'ordre public (Ritaine, 2005c) ; les comités de citoyens s'inquiètent de l'insécurité de leur quartier, alors que les associations protestent contre la violence des conditions de vie des immigrés, etc.

Des séries d'événements sont ainsi peu à peu standardisées sous la forme de ce que la littérature cognitive appelle des *scripts*, des séquences stéréotypées (Schank, Alberson, 1977 ; D'Andrade, 1995). L'analyse de ces *scripts* peut permettre de comprendre quelles catégories sont mobilisées face à l'Autre, et quels éléments d'auto-identification y sont lisibles.

### **Script 1 : Evènements traumatiques : l'invasion par la mer.**

Les images les plus traumatiques, et sans doute fondatrices, de l'intrusion immigrée en Italie sont celles des débarquements albanais sur les côtes adriatiques en 1991, puis en 1997 : des grappes de malheureux, hommes, femmes et enfants, accrochées à de vieux cargos. Des dizaines de milliers de personnes arrivèrent ainsi (25 000 en 1991, 11 000 en 1997), qui pouvaient prétendre au statut de réfugiés<sup>10</sup>. L'étonnant renversement d'opinion évoqué plus haut les transforme, en fait, en migrants illégaux, et en risque pour l'Italie (ter Wal, 2002) : soupçon de criminalité<sup>11</sup>, métaphore d'un désastre naturel (« des flots de migrants »), métaphore militaire de l'invasion, qui sera le prétexte à l'intervention militaire italienne en Albanie (opération *Alba*, 1997) ; or, si l'armée intervient, n'est-ce pas parce qu'il y a péril ? (Perlmutter, 1998)

Ce script de l'invasion par la mer est récurrent, bien qu'ensuite les conditions d'arrivée soient très différentes et les groupes de migrants bien moins nombreux : la scène fondatrice semble avoir fourni, par sa force traumatique, un cadre (*frame*) d'interprétation, qui lie débarquements de migrants et péril social. C'est lui que l'on retrouve dans la chronique des « *scafi* » (hors-bord rapides) qui font passer les clandestins des côtes albanaises aux côtes

<sup>10</sup> Cette image « d'exode biblique » est une telle commotion qu'elle réapparaît dans le film « *Aprile* » de Nanni Moretti, qui lui juxtapose, comme signe du désarroi politique italien, l'image de la descente du Pô par les bateaux de Lega Nord dans la mise en scène de son ethnogenèse.

<sup>11</sup> « Dans cette émigration désordonnée sont largement représentés les pires éléments de la population albanaise », Mario Deaglio, *La Stampa*, 14 juin 1991, cité par Enrico Pugliese, « Albanesi : ma perché non se ne vanno ? », dans Pugliese, 1997, p.48-53.

italiennes dans les années 90 ; et désormais dans celle des barques et esquifs en tout genre, venus des côtes africaines s'échouer ou naufrager aux alentours de l'île de Lampedusa, ou sur les rivages siciliens. Il est aussi présent dans la litanie macabre des disparitions en mer : chronique quasi-quotidienne des disparus en Méditerranée ; drame du naufrage d'un bateau albanais heurté par une corvette de la marine italienne, qui provoqua la disparition de quatre vingt dix Albanais, majoritairement des femmes et des enfants<sup>12</sup> ; terrifiante histoire des « *fantasmi di Portopalo* » (les fantômes de Portopalo), plus de trois cent noyés, durant la période de Noël 1996, dans le plus grave naufrage en Méditerranée depuis la guerre, longtemps ignoré et finalement révélé, dans une ambiance de scandale moral, par un livre célèbre<sup>13</sup> ; inquiétante chronique des révoltes récurrentes dans les centres de rétention, comme, en février 2009, l'incendie du centre de Lampedusa.

Cette évocation d'événements invasifs appelle systématiquement, dans ce script, l'énoncé des mesures exceptionnelles prises par les autorités publiques, dans une parfaite circularité de la panique. A situation (codée comme) exceptionnelle, mesures exceptionnelles : déploiement des forces armées ; blocus naval des côtes ; déclarations d'état d'urgence immigration (*emergenza immigrazione*), quasi permanent depuis les années 2000, soit aux niveaux régionaux concernés, soit au niveau national, comme en 2008. Ce script révèle combien l'image de l'immigré est associée à celle d'une invasion, et à la forme la plus archaïque de l'invasion, celle des « barbares » venus par la mer (Ritaine, 2003).

L'accent mis sur ces débarquements occulte, en réalité, deux faits majeurs. Sont ainsi quasi-ignorés les passages par la frontière terrestre de l'est, qui n'est pas la moins agitée, au gré des événements politiques dans cette partie de l'Europe. Est surtout occulté le fait que, comme dans tous les pays, y compris les pays méditerranéens, la plupart des migrants sont arrivés en toute légalité, pourvus de visas de tourisme ou de visas de séjour temporaire : en 2007, en Italie, ceux qui sont arrivés par mer ne représentent que 13% des clandestins, 23% sont entrés par des fraudes diverses aux frontières, et la majeure partie (64%) est constituée d'*overstayers*, ceux qui sont entrés en possession d'un visa et ne sont pas repartis<sup>14</sup>. Cette façon de focaliser l'inquiétude sur les passages par mer a un effet de représentation très important, en assignant durablement l'immigré à l'extériorité, et à l'extériorité du sud. En effet, l'Italie n'a commencé à utiliser fréquemment le vocable « immigré » qu'au début des

<sup>12</sup> « Massacre de femmes et d'enfants », titre *La Repubblica*, 29 mars 1997. Silvio Berlusconi vint contribuer à la dramaturgie en pleurant les victimes, en direct de Brindisi, sur toutes les chaînes de télévision.

<sup>13</sup> Giovanni Maria Bellu, *I fantasmi di Portopalo. Natale 1996 : la morte di 300 clandestini e il silenzio dell'Italia*, Milan, Mondadori, 2004.

<sup>14</sup> Ministero dell' Interno, 2007, cité par Paola Monzini, *Il traffico di migranti per mare verso l'Italia (2004-2008)*, CeSpi, working paper, 43/2008, texte en ligne sur [www.cespi.it](http://www.cespi.it)

années 80, alors que la présence de travailleurs étrangers devenait perceptible (jusqu'alors on ne parlait que d'étrangers, en référence à ceux qui ne seront jamais considérés comme des migrants, les ressortissants européens et américains vivant en Italie). A partir des années 90, et de la propagation du thème de l'invasion, l'image des « immigrés » est rabattue sur celle des « clandestins », qui est à son tour rabattue sur celle des « extracomunitaires » (*extracomunitari*, souvent réduit à *extra*), lesquels sont le plus souvent représentés comme arabes ou africains, plus rarement orientaux. Se répandent aussi les termes globalisants et stigmatisants de *marocchini* (les « Marocains ») pour désigner indifféremment tous les migrants venus de la rive sud de la Méditerranée, et de *vu'cumpra* pour les vendeurs ambulants sénégalais<sup>15</sup>.

L'extériorité géographique et politique (hors de la communauté, nationale et européenne) est aussi l'extériorité de la misère par rapport à une société développée ; c'est également l'extériorité d'une supposée déviance marquée par le terme « hors la loi » (*fuorilegge*), ou d'une extériorité par rapport à la civilisation avec le vocable « sauvages » (*selvaggi*), utilisé dans les déclarations les plus radicales. Certes, ce déferlement de misère ne provoque pas seulement l'inquiétude. Il est aussi objet de compassion et de scandale moral : la traite des êtres humains et le mal développement des pays d'origine sont ainsi souvent dénoncés<sup>16</sup>. Cependant, autant la compassion que l'inquiétude accentuent l'étrangeté de ces nouveaux venus, creusent l'écart social entre le Eux et le Nous, renforçant encore la dramatisation.

### **Script 2 : Rumeur de fond : l'immigré criminel, forcément criminel :**

« Les mass médias donnent une interprétation quasi univoque, et donc, plutôt que raciste, fortement stéréotypée du sujet immigré, le peignant parfois comme auteur de comportements déviants et d'actions criminelles, parfois comme victime de sa condition désespérée, à la merci d'organisations sans scrupules (...), parfois comme victime d'épisodes

---

<sup>15</sup>« *Vu'cumpra* » : expression d'origine napolitaine, signifiant « *Vuoi comprare?* » : « Veux-tu acheter? », comme si seule une expression méridionale pouvait désigner des migrants venus d'encore plus au sud. Pour sa part, Umberto Bossi (Lega Nord) dénonce la « *marochinizzazione* » du pays.

<sup>16</sup> Le journaliste Fabrizio Gatti s'est ainsi infiltré parmi les clandestins pour décrire de l'intérieur la rudesse de leur condition, en rendant compte de leur voyage dans le *Corriere della Sera*, décembre 2003, « Fuga dall'Africa : in viaggio con i clandestini » ; puis de leurs conditions de travail en Italie, dans une enquête de *l'Espresso*, 2006, et un livre : Fabrizio Gatti, *Bilal. Il mio viaggio da infiltrato nel mercato dei nuovi schiavi*, Rome, Rizzoli, 2007.

de racisme et d'intolérance »<sup>17</sup>. La figure de l'extracommunautaire, surtout s'il se révèle clandestin, est devenue une figure centrale des faits divers (*cronaca*) en Italie. Sa présence est systématiquement rapportée à des délits divers (vols, agressions), au trafic de drogue et à la prostitution, plus récemment aux alertes terroristes<sup>18</sup>. Cette inquiétante étrangeté, celle d'une déviance situationnelle (forcément clandestin, forcément criminel) l'isole encore plus de la *gente per bene* (les gens bien).

La panique morale des années 90, engendrée par la situation politique, a produit un cadre d'interprétation où criminalité et immigration sont nouées et quasi-interchangeables : dans les médias, le *tag* le plus fréquent pour traiter d'immigration est celui de « immigration et criminalité » (Maneri, 2001, 2003). Il s'agit d'un thème répétitif, quasi-quotidien, qui s'amplifie lors d'événements spectaculaires : par exemple, des violences sexuelles ou des meurtres en série, au cours desquelles la possible culpabilité d'immigrés est toujours évoquée, quelle que soit la réalité de leur implication (Dal Lago, 1999a). Cette récurrence pose une identification ethnique (le criminel est « de type » roumain, albanais, marocain, etc.), et aboutit à une surreprésentation d'hommes migrants sans famille, chargés de tous les fantasmes d'agression. Le péril est ici inscrit dans la vie quotidienne de tout un chacun, avec la charge symbolique liée au sexe, à la violence et à la mort, et à la demande d'ordre public<sup>19</sup>.

Ce script n'est pas tout à fait original en Italie. Les paniques morales des décennies précédentes, autour des groupes terroristes des années 70, ou des exactions mafieuses des années 80, sont bâties sur le même schéma, avec les mêmes épisodes traumatiques (que l'on songe aux attentats spectaculaires de ces années-là), avec la même litanie récurrente. La différence décisive est que, cette fois, le porteur de périls l'est bien malgré lui, non pas du fait de ses objectifs, mais du simple fait de sa présence, de son intrusion. L'inquiétude n'est plus seulement endogène (il conviendrait de rétablir l'ordre public, contre les délinquants autochtones, par l'exclusion pénale), mais exogène (il conviendrait de rétablir l'ordre public en empêchant l'accès au territoire des - probables - délinquants, par l'exclusion spatiale) (Ritaine, 2009). Dans un monde globalisé, le contrôle de l'étranger, métaphore parfaite de tous les risques censés « venir de l'extérieur », est une forme d'illusion politique de protection du territoire, et un risque permanent de repli communautaire : « Depuis que l'insécurité individuelle s'enracine en des lieux anonymes, lointains et inaccessibles, on ne voit pas très

---

<sup>17</sup> Censis-Ucsi, *Secondo rapporto annuale sulla comunicazione in Italia. Italiani & Media. Le diete mediatiche per gruppi e tribù*, Milan, Angeli, 2003, p.53

<sup>18</sup> Marco Binotto, « La cronaca », dans Binotto, Martino, Morcellini, 2004 : 45-81

<sup>19</sup> Voir les intéressantes remarques sur le journalisme interculturel de Maurizio Corte, en particulier Maurizio Corte, *I mass media, gli stupri etnici e la « sindrome di Erba »*, 2009, <http://www.cestim.it>



bien ce que les pouvoirs locaux, visibles, pourraient faire pour alléger ces troubles ; par contre il semble y avoir là une réponse évidente et directe à cet autre malaise, celui qui concerne l'identité collective : les pouvoirs étatiques territorialisés peuvent encore être utilisés pour fermer les frontières aux migrants, limiter les droits d'asile, rafler et déporter les étrangers indésirables. Les gouvernements ne peuvent pas honnêtement promettre à leur citoyens une existence sûre et un futur assuré ; mais ils peuvent un temps les décharger en partie de leur anxiété (et éventuellement en profiter sur le plan électoral) en affichant leur énergie et leur détermination dans la guerre contre les demandeurs d'emploi étrangers et autres *gate-crashers*, intrus dans l'arrière cour autochtone, jusqu'ici propre et tranquille, ordonnée et familière » (Bauman, 2002 : 10-11). Et de fait, les différents épisodes de la crise politique italienne mettent tous en exergue l'aspiration à l'ordre public : valeurs d'ordre et préjugés face à l'altérité se renforcent mutuellement (Sniderman, al. : 2002).

## **2 - SCENARIOS DE L'IDENTITE DEFENSIVE : «NON NELLE MIE CONTRADE »<sup>20</sup> :**

« Identifier quelqu'un d'autre comme appartenant au même groupe ethnique que soi implique que l'on partage avec lui des critères d'évaluation et de jugement.(...) Inversement, une dichotomisation des autres comme étrangers, comme membres d'un autre groupe ethnique, implique de reconnaître des limitations dans la compréhension commune, des différences dans les critères de jugement des valeurs et des actes, et une restriction de l'interaction aux seuls secteurs présumés offrir des possibilités d'intercompréhension et d'intérêt mutuel » (Barth, dans Poutignat, Streiff-Fenart, 2008 : 213).

Dans la problématique de « l'entretien de la frontière » ethnique, les Italiens, en catégorisant l'étranger, s'auto-définissent. Or, la seule auto-identification forte qui se manifeste est d'ordre territorial, comme si seul l'entre soi permettait une certitude sur les prescriptions et les proscriptions qui fondent l'appartenance. En réponse au fantasme invasif s'impose le geste de défense du territoire, non pas tant le territoire national que celui de la vie quotidienne. C'est ainsi que la façon dont la question migratoire est apparue dans le débat public italien a fait émerger un acteur original, le *comitato di cittadini* (comité de citoyens/citoyens, puisque double sens il y a, en italien), organisé sur une base locale, une rue,

---

<sup>20</sup> Cette expression est l'équivalent italien du NIMBY anglais (*not in my backyard*) : pas dans mon quartier, pas dans ma rue, pas dans mon village. Titre emprunté à Alessandro Albarello, 2003.

un quartier. Au début des années 90, en effet, de nombreux cas de situations locales très tendues sont devenues manifestes. Il s'agissait en général de concentration de groupes immigrés, souvent clandestins, dans des types d'habitat illégaux et précaires : squats urbains au centre des grandes villes ou squats en milieu rural, au sud, dans les zones d'agriculture intensive où se concentre une main-d'œuvre immigrée. Il pouvait s'agir aussi de concentration d'immigrés pratiquant de petits trafics de drogue ou de la prostitution, ou bien de la présence de marchands à la sauvette, dans le périmètre d'une rue ou d'une place. Dans tous ces cas, une politique publique attentive aurait pu résoudre le problème avec des mesures simples : mais le style italien de politiques publiques, plus enclin aux réactions d'urgence et au bricolage de solutions qu'à la programmation<sup>21</sup>, entraîne souvent des situations extrêmes qui ne se débloquent que par la manifestation des intéressés. Il y a chronicité de l'urgence : « Cela vaut pour l'urgence immigration comme pour le chômage, l'école, le traitement des déchets, la lutte contre la criminalité. D'anciens et constants problèmes devant lesquels l'Etat est consterné, s'indigne, s'agite, puis jette l'éponge, comme dit la chanson »<sup>22</sup>.

### **Script 1 : Non à la dégradation de notre quartier :**

« Le terme de « dégradation » entendu presque toujours comme « abandon » des immeubles, lieux publics, parcs et biens artistiques, assume de plus en plus, à partir de 1995, la signification de détérioration du paysage urbain due à la présence d'immigrés, de sans logis, de toxicomanes, de délinquants, avec les inconvénients et l'insécurité que cela entraîne. (...) La notion de « dégradation », normalement associée à celle de sécurité, a une signification de désordre social plus large : menace à la sécurité mais aussi offense à la dignité et à la civilité, en raison de la présence de catégories de personnes indésirables » (Maneri, 2001 : 9). En effet, en protestant contre la dégradation de leur quartier, les comités évoquent non seulement l'insécurité, mais aussi les risques de pollution dus à l'absence d'infrastructures, et les risques sanitaires dus au manque d'hygiène et aux maladies exotiques suspectées. La métaphore sanitaire peut aller très loin, puisqu'on en appelle à des mesures hygiénistes, « nettoyage » des lieux, « assainissement » de la situation locale. Non seulement ils expriment un sentiment d'insécurité, mais ils se mobilisent, aussi, pour protéger un mode

---

<sup>21</sup> B. Dente parle d'une alternance entre mesures d'urgence et mesures de « petit cabotage », cf. Bruno Dente, « Le politiche pubbliche in Italia », dans Bruno Dente, *Le politiche pubbliche in Italia*, Bologne, Il Mulino, 1990, p. 9-50.

<sup>22</sup> *La Repubblica*, 7 février 1996, cité par Ferruccio Pastore, « Se un delitto fa tremare l'Italia. Come si affronta una security crisis », *Italianieuropei*, 5, 2007, texte en ligne sur [www.cespi.it](http://www.cespi.it)

de vie. C'est dans ce cadre que s'expriment la plupart des protestations contre l'édification de mosquées, bien plus que dans un affrontement inter religieux.

Une des séquences fondatrices de ce script est l'épisode de la Pantanella, immense squat (entre 2000 et 3000 sans abris) au centre de Rome. Véritable scandale humanitaire, ce rassemblement, après de fréquentes manifestations des habitants du quartier et malgré de nombreuses tentatives de médiation, fut finalement évacué par les forces de l'ordre, avec une grande violence, début 1991. La dispersion des immigrés dans les banlieues de Rome entraîna alors de nouvelles protestations de ces quartiers. Cette séquence de l'auto-défense se retrouve régulièrement depuis, avec des manifestations qui dégénèrent en opérations de « nettoyage », à Gênes, Turin, Milan, Rome, etc.. Les protestations contre les campements de Roms, chroniques en Italie, obéissent exactement au même schéma. Les Roms, considérés comme des nomades, sont le stéréotype même de l'insulte à l'appartenance territoriale ; non insérés dans l'économie formelle, ils n'ont même pas l'excuse de l'utilité économique, qu'une vision utilitariste reconnaît par ailleurs aux immigrés. Désormais, cependant, ils ne sont plus des extracommunautaires (les Roms, en Italie, sont pour la plupart roumains), ce qui ne va pas sans poser quelques problèmes de catégorisation.

### **Script 2 : Chasse aux migrants : la reconquête virile :**

Les opérations de nettoyage peuvent aussi être délibérées, et s'organiser comme de véritables raids, où des hommes du quartier prennent les armes pour défendre « leur » territoire. Le racisme est ici plus explicite, car ces raids visent en général des groupes ethniques « visibles », africains et roms.

L'épisode le plus emblématique a sans doute été celui du Carnaval de Florence en 1990, qui fit dramatiquement renaître une forme traditionnelle d'appartenance territoriale pour exprimer un enjeu contemporain<sup>23</sup>. Pendant de longs mois, les commerçants du centre historique s'étaient mobilisés pour faire chasser par les autorités les marchands ambulants sénégalais installés dans les rues. Organisés par quartiers (selon l'antique tradition urbaine italienne), ils demandaient le « nettoyage » de leur territoire. Durant la nuit du Mardi gras, les commis du marché aux poissons se lancèrent (on ne sait sur quelle instigation) dans une « ratonnade » en règle, une chasse aux *marocchini* et aux *vu'cumpra*, qui tenait autant du rite carnavalesque (ils étaient tous maquillés de blanc et armés de bâtons pour une poursuite) que

---

<sup>23</sup> On ne peut s'empêcher de penser, à ce propos, au Carnaval de Romans, décrit par Emmanuel Leroy Ladurie : Leroy Ladurie, 1979 ; voir aussi Martin, 2001.

du raid d'extrême droite (ils étaient habillés en *tifosi* -supporters de football-, rangers et blouson noir). L'épisode se solda par de nombreux blessés, mais aussi par l'acquittement de la bande des commis, quelques mois plus tard (Gallini, 1991).

La même séquence s'est déroulée lorsque les maires des communes de la côte adriatique organisèrent des « rondes » pour surveiller plages et lieux publics et en chasser les vendeurs ambulants immigrés, coupables de troubler les vacances familiales autochtones et les activités touristiques. Le procédé de la « ronde » d'auto-défense a été ensuite systématisé par les « chemises vertes » de la Lega Nord, notamment en Vénétie, à Treviso et à Vicenza par exemple, entretenant d'autant l'inquiétude collective. Plus violents, entraînant souvent mort d'homme, les raids organisés dans le Mezzogiorno semblent mêler protestations des habitants et réactions mafieuses : les Pouilles et la Campanie, où se concentrent les travailleurs clandestins employés dans l'agriculture méridionale, en sont le théâtre habituel. A Villa Literno (Campanie), où ont vécu, dans des conditions épouvantables, jusqu'à trente mille saisonniers immigrés, souvent clandestins, deux épisodes ont marqué les esprits. Le premier, en 1989, lorsqu'un groupe d'hommes attaqua le campement et assassina un sud-africain, qui avait fui l'apartheid avec le soutien d'Amnesty International et qui était devenu un leader respecté des immigrés : cet épisode scandalisa tellement les Italiens qu'il fut à l'origine d'une très importante réaction anti-raciste. Quatre ans plus tard cependant, le campement fut incendié, dans les mêmes circonstances tragiques<sup>24</sup>. A Castel Volturno (Campanie) aussi, les incidents sont récurrents : en 1990, des habitations où résidaient des immigrés avaient été détruites par des explosions en chaîne ; c'est aussi dans cette commune que six africains ont été assassinés en 2008, par la Camorra napolitaine, semble-t-il<sup>25</sup>.

En dehors de ces derniers cas, plus marqués par le contrôle mafieux du territoire, ce sont donc des mobilisations locales qui tentent à chaque fois de faire émerger leur demande sur l'agenda public. Le nouvel entrepreneur politico-moral qu'est le groupe de *cittadini* est un des symptômes révélateurs de la crise politique italienne : les citoyens ne trouvent ni médiateurs ni relais pour leurs demandes. Ce climat d'incertitude maximale (problèmes collectifs concrets et absence de référent) ouvre des espaces tactiques à tout entrepreneur politique de l'insécurité.

---

<sup>24</sup> Les destins des immigrés de cette région ont inspiré Paolo Mastroianni, *Altrove*, Effigie, 2006. *Altrove* : ailleurs.

<sup>25</sup> Fulvio Milone, « Via gli africani da Castel Volturno », *La Stampa*, 21 septembre 2008. Alors que la zone est encore en proie à la crise des déchets (en italien *rifiuti* : ordures, rebuts, de *rifiutare*, refuser), cet article est illustré par une photo montrant une foule d'Africains poussant un container à poubelles (en l'occurrence pour dresser une barricade lors de leur manifestation contre le racisme ambiant) : cette superposition iconographique des rebuts et des indésirables se passe de commentaires, et renvoie aux thèses de Zygmunt Bauman sur le rebut, cf. Bauman : 2006.

Cette mobilisation territoriale est relayée très aisément par la presse locale, dont les différents supports sont en forte concurrence, et ont tendance à surenchérir sur le problème : ils se font volontiers les porte-voix des comités, se créant ainsi un fonds de légitimité populiste - la représentation des « gens » - , bien nécessaire depuis que les grandes orientations idéologiques qui les soutenaient ont disparues. « À partir des années 90, l'immigration est quasi exclusivement définie (par les médias) en termes d'illégalité et de dégradation, cependant que la source privilégiée des informations est constituée par un nouvel acteur social, le citoyen qui proteste contre la dégradation, c'est-à-dire contre l'immigration. (...) Les informations concernant les immigrés non seulement sont filtrées au travers de ces voix impliquées, mais elles sont surtout contextuelles, construites au travers d'une équation implicite entre immigration et désordre. » (Dal Lago, 1999b, p.19).

Puis interviennent des « entrepreneurs politiques de l'insécurité », « (qui) promettent d'incarner la volonté du peuple et combinent habilement la défiance diffuse vis-à-vis de la politique avec d'autres facteurs, comme le besoin d'ordre et de sécurité, y compris économique, et la peur de l'autre, de celui qui est différent, de plus en plus répandus dans les sociétés contemporaines » (Mastropaolo, 2000 : 35). Aussi est-il révélateur que l'acteur politique qui s'est le plus investi dans ce noeud insécurité/immigration soit un parti populiste régionaliste, d'esprit protestataire, apte à instrumentaliser les tensions locales, la Lega Nord (Biorcio : 1991 ; Diamanti, 1996). Celle-ci peut intégrer les protestations locales dans un « construit polémique » qui les légitime sur le plan politique : dénonciation de l'invasion (la source des problèmes économiques et sociaux se trouve dans l'immigration) ; ethno-nationalisme (l'intégrité culturelle des communautés locales doit être défendue) ; anti-étatisme et refus des médiations (les pouvoirs politiques et économiques qui favorisent l'immigration doivent être dénoncés, et la décision doit revenir au peuple). La simple expression d'un discours xénophobe dans le champ politique est, en soi, une forme de légitimation dans le paysage politique italien, longtemps marqué par un tabou sur les thèmes rappelant le fascisme. Cependant la conjonction des trois processus (mobilisations locales, discours médiatiques, discours politiques) produit plus que des effets de légitimation : le « court-circuit » cognitif entre immigration et insécurité constitue d'abord une ressource politique locale, puis, en s'imposant comme sens commun, s'inscrit comme thème sur l'agenda politique national : un « style public de définition de la réalité » s'impose peu à peu, jusqu'à inspirer les lois en matière d'immigration (Dal Lago, 1999a, p. 123 ; Ritaine, 2005c).

### 3 - LE SCENARIO MANQUANT ? « *PERSONAGGI IN CERCA D'AUTORE* »<sup>26</sup> :

Ces diverses formes d'auto-identification au territoire, dans leurs contradictions mêmes, semblent confirmer encore une fois l'hypothèse majeure d'A. Sayad, selon laquelle la question de l'immigration est un miroir pour la société d'arrivée (Sayad, 1999). L'étude des stratégies politiques pour transformer cette question en enjeu révèle bien la transformation du jeu politique italien sous la poussée des populismes (Ritaine, 2005c). De même, une approche anthropologique des représentations instituées de la question reflète les failles identitaires que des années de crise sociopolitique ont creusées.

Cette auto-identification sociale au territoire pourrait sembler renvoyer au localisme traditionnel de la société italienne. En effet, l'intégration politique s'y est faite par l'entremise de subcultures territorialisées, incarnées, jusqu'à la fin des années 80, par la forte présence sociale des partis politiques, d'obédience démocrate chrétienne (l'Italie « blanche » du nord-est ; l'Italie clientéliste du sud) ou d'obédience communiste (l'Italie centrale et celle des grandes cités industrielles, l'Italie « rouge ») (Ritaine, 1994). L'intégration sociale et politique s'y est construite sur des réseaux locaux très denses, faits d'interactions et d'organisations associatives, au niveau du *paese*, de la *contrada*. Le fait que les mobilisations face à l'immigration se réclament rarement de l'identité nationale semblerait accréditer l'idée du maintien du localisme traditionnel : à l'exception d'Alleanza nazionale, qui a fait du nationalisme italien et du renforcement de l'Etat-nation ses principaux thèmes politiques, la thématique de l'identité nationale est rarement évoquée. Les enquêtes par sondages révèlent que la majorité des Italiens ne considèrent pas la présence immigrée comme une menace pour l'identité « italienne » et qu'ils pensent que les nouveaux venus doivent pouvoir conserver leurs traditions : ils se montrent peu assimilationnistes, et sont assez favorables à la naturalisation des immigrés régulièrement présents sur le territoire. Cependant, ils ont tendance à surestimer le nombre des clandestins (inquiétude), et ils considèrent en majorité que les immigrés sont trop nombreux dans leur quartier (localisme). Dans les enquêtes d'opinion, un tiers environ des personnes interrogées manifeste une attitude méfiante ou hostile : cette frange de la population est celle qui est la plus sensible aux messages de la

---

<sup>26</sup> cf. Luigi Pirandello, *Sei personaggi in cerca d'autore*, 1921.

xénophobie politique, et dont les comportements peuvent devenir ouvertement racistes dans les périodes de forte incertitude<sup>27</sup>.

Cependant, les Italiens ne semblent pas exprimer, face à l'immigration, le localisme dynamique, adaptatif, qui était le leur jusqu'aux années de la crise, mais plutôt un localisme de repli et d'autoprotection, en l'absence de médiations et d'autorités publiques crédibles. L'immigration apparaît alors comme le fixateur des incertitudes collectives, privées de recours politiques fiables : « C'est au sein de cette rationalité de programme, que l'on a parfois désignée sous le terme de « panique morale » en ne regardant que son aspect répressif, que le terme immigration devient une terminologie qui catalyse des peurs, des inquiétudes concernant le développement économique, social et politique des pays occidentaux. Elle devient le fixateur des frayeurs et du trouble des identités culturelles nationales ainsi que de la faiblesse des mécanismes de solidarité. Elle est la terminologie où se produit l'articulation, voire la fusion, au sein du discours sur la sécurité globale, de dimensions aussi cruciales et aussi diversifiées que la globalisation, la ville, le chômage, la natalité. (...) La force d'évocation de la nomination de la figure de l'immigré tient à ce que convergent justement vers elle toutes ces questions de structures non résolues et qui sont en panne de solution politique » (Bigo, 1998 : p.31-32).

Il semble qu'aujourd'hui seules quelques poches de résistance parviennent à maintenir une culture politique active et adaptative. Ainsi en est-il, par exemple, dans l'ancienne Italie « rouge », de Reggio Emilia (Emilie-Romagne), dont la population comprend un taux record d'étrangers (13%), et qui, appuyée sur sa tradition coopératiste et socialiste, est une des rares villes à avoir su bâtir un projet interculturel<sup>28</sup>. Souvent, désormais, le localisme populiste, celui de la Lega, induit plutôt des comportements publics xénophobes et contreproductifs. Ainsi en est-il dans le Nord-Est productif et riche, où la main-d'oeuvre immigrée est une nécessité vitale pour les entreprises moyennes de cette région. L'activisme de la Lega dans cette zone, arc-bouté sur la défense d'une identité ethnique padane, réussit à convaincre une partie de la population (par exemple à Treviso dont le maire s'illustre régulièrement par des

---

<sup>27</sup> *Ricerca Makno sugli immigrati*, 2007, Ministero dell'Interno, [www.interno.it](http://www.interno.it). Voir aussi les sondages réguliers de la Fondazione Nord-Est et du CNR.

<sup>28</sup> Voir le site de la commune : « Migr@re .Viaggio nel mondo dell'immigrazione per cittadini e operatori » : [www.migrare.it](http://www.migrare.it). Il existe une structure dédiée à l'interculturel, appelée « Mondinsieme » (le monde ensemble) : « Centro per lo sviluppo delle relazioni interculturali del Comune di Reggio Emilia, una struttura dell'Assessorato Immigrazione e Città Multiculturale ».

déclarations et des actes fracassants), mais heurte les intérêts des entrepreneurs locaux<sup>29</sup> : ceux-ci ont avantage à l'intégration et à la stabilisation de leurs salariés d'origine immigrée et se voient contraints d'organiser eux-mêmes des dispositifs sociaux ad hoc, que leur refusent les municipalités (notamment en matière de politique de logement) ; mais le contexte de méfiance réciproque entre autochtones et immigrés n'en est pas moins pesant, et socialement destructeur (Guolo, 2002 ; Albarello, 2003).

Ce faisant, les éléments d'un scénario de l'acculturation, celui de la co-existence, viennent à manquer, dans la plupart des cas. En effet, quand existe un consensus sur les règles du jeu collectif, les territoires et les acteurs disposent d'un avantage cognitif pour s'auto-définir face à l'altérité : il y a « quelque chose à dire » en ce cas, que ce soit en termes d'inclusion ou en termes d'exclusion. Au contraire, ceux qui sont dans une forme d'incertitude ou de conflit sur les règles collectives se trouvent désavantagés en situation de rencontre interculturelle (Ritaine, 2005b). En Italie, la force destructrice du populisme politique et du populisme médiatique s'est exercée si longtemps qu'elle a peut-être anéanti les capacités adaptatives des différentes sociétés civiles de l'Italie, naguère si vivaces.

Ainsi semble-t-il en être de la plupart des territoires italiens, plongés dans l'anomie par la crise des médiations, orphelins d'une « place qui fasse cité » : « La place est le lieu libéral par excellence, où les intérêts et les valeurs privés découvrent qu'ils ne peuvent exister et survivre si ne sont pas reconnus des valeurs et des intérêts publics (...). Le citoyen-citoyen (*cittadino*) qui fréquente la place n'est ni un solitaire replié sur son intériorité, ni l'habitant impersonnel et interchangeable d'une ruche, mais bien un individu qui dialogue et se confronte avec les autres. C'est pourquoi la place, qui est toujours la place d'une cité ou d'un quartier et en exprime l'irréductible particularisme, n'est jamais fermée à l'étranger, comme le voudrait un micronationalisme obtus qui, si souvent, offense l'amour du lieu natal. La place est toujours ouverte au monde »<sup>30</sup>.

### *Epilogue (provisoire)*

*En 2009, l'Italie se dote d'un plan-sécurité, dont les principales mesures sont l'officialisation des rondes de surveillance par les habitants des quartiers, et la criminalisation de l'immigration clandestine (création d'un délit d'immigration clandestine,*

---

<sup>29</sup> Exactement comme la loi Bossi-Fini sur l'immigration en 2002, dont les dispositions trop restrictives ont été immédiatement contestées par les organisations d'entrepreneurs : leur lobbying a entraîné la plus grande régularisation jamais décidée en Italie (Ritaine, 2005c).

<sup>30</sup>C. Magris, « Uno spazio di libertà », [http://www.societaaperta.it/cuoreragioni/italia/spazio\\_liberta.htm#top](http://www.societaaperta.it/cuoreragioni/italia/spazio_liberta.htm#top)



*passible d'amende et d'expulsion immédiate ; période de rétention allongée à six mois), en totale violation des normes européennes sur l'asile et la prééminence du droit de la personne.*

**Evelyne Ritaine, Directrice de recherche associée, Centre Emile Durkheim, Sciences Po Bordeaux, France, [evelyne.ritaine@scpobx.fr](mailto:evelyne.ritaine@scpobx.fr)**

## **BIBLIOGRAPHIE**

- Albarelo Alessandro, 2003, « Non nelle mie contrade. Un'etnografia padana per un'antropologia delle società complesse », dans Paola Sacchi, Pier Paolo Viazzo, *Più di un sud. Studi antropologici sull'immigrazione a Torino*, Milan, FrancoAngeli, p.155-192.
- Balbo Laura, Manconi Luigi, 1990, *I razzismi possibili*, Milan, Feltrinelli.
- Balbo Laura, Manconi Luigi, 1992, *I razzismi reali*, Milan, Feltrinelli.
- Barth Fredrik (ed.), 1969, *Ethnic Groups and Boundaries : The Social Construction of Culture Difference*, Bergen/Oslo, Universitetsforlaget, Londres, George Allen et Unwin.
- Bauman Zygmunt, 1999, *In Search of Politics*, Londres, Polity Press.
- Bauman Zygmunt, 2002, *Europe of Strangers*, working paper, <http://www.transcomm.ox.ac.uk>
- Bauman Zygmunt, 2006, *Vies perdues. La modernité et ses exclus*, Paris, Payot.
- Berger Peter, Luckmann Thomas, 1996, *La construction sociale de la réalité*, Paris, A. Colin.
- Bigo Didier, 1998, « Sécurité et immigration : vers une gouvernamentalité par l'inquiétude ? » dans « Sécurité et immigration », *Cultures et Conflits*, 31/32, p. 13-38.
- Binoto Marco, Martino Valentina, Morcellini Mario (eds.), 2003, *Fuori Luogo. L'immigrazione e i media italiani*, Cosenza, Pellegrini, Rome, Rai.
- Biorcio Roberto, 1991, « La Lega come attore politico : dal federalismo al populismo regionalista », dans Renato Mannheimer, *La Lega lombarda*, Milan, Feltrinelli, p. 34-82.
- Brubaker Rogers, Loveman Mara, Stamatov Peter, 2004, « Ethnicity as Cognition », *Theory and Society*, 33, p.31-64.
- Cohen Stanley, 1972, *Folk Devils and Moral Panics. The Creation of the Mods and the Rockers*, Londres, MacGibbon & Kee.
- Dal Lago Alessandro, 1999a, *Non-persone. L'esclusione dei migranti in una società globale*, Milan, Feltrinelli.
- Dal Lago Alessandro, 1999b, « La tautologia della paura », *Rassegna italiana di sociologia*, 1, p. 5-41.
- Diamanti Ilvio, 1996, *Il male del Nord. Lega, localismo, secessione*, Rome, Donzelli.
- D'Andrade Roy G., 1995, *The Development of Cognitive Anthropology*, New York, Cambridge University Press.
- Dorangricchia Anna, Itcaina Xabier, 2005, « Le répertoire de l'hospitalité : mobilisations catholiques et politisation migratoire », dans Ritaine, 2005a, p.185-222.
- Gallini Clara, 1991, « Mises en scènes du racisme italien », *Terrain*, 17, p.105-119.
- Goode Erich, Ben-Yehuda Nachman, 1994, *Moral Panics. The Social Construction of Deviance*, Oxford, Cambridge, Blackwell.

- Guolo Renzo, 2002, « Immigrazione, etnicismo, crescita zero. La Lega e il Nord Est », *Il Mulino*, 403, p.886-892.
- Leroy Ladurie Emmanuel, 1979, *Le Carnaval de Romans. De la Chandeleur au Mercredi des Cendres, 1579-1580*, Paris, Gallimard.
- Maneri Marcello, 2003, « Mise sur agenda et discours sécuritaire : le migrant comme menace », *La Revue internationale et stratégique*, 50.
- Maneri Marcello, 2001, « Il panico morale come dispositivo di trasformazione dell'insicurezza », *Rassegna italiana di sociologia*, XLII, 1, p.5-40.
- Marletti Carlo, 1989, « Mass media e razzismo in Italia », *Democrazia e Diritto*, XXIX, 6, p.107-121.
- Martin Denis-Constant, 2001, *Politics behind the Mask*, CERI, Questions de recherche, 2.
- Mastropaolo Alfio, 2000, *Antipolitica. All'origine della crisi italiana*, Naples, L'Ancora.
- Perlmutter Ted, 1998, « The Politics of Proximity : The Italian Response to the Albanian Crisis », *International Migration Review*, 32, 1, p.203-222.
- Poutignat Philippe, Streiff-Fenart Jocelyne, 2008, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF.
- Pugliese Enrico, 1997, *Diario dell'immigrazione*, Rome, Edizioni Associate.
- Ritaine Evelyne, 2009, « La barrière et le checkpoint : mise en politique de l'asymétrie », *Cultures et Conflits*, 73.
- Ritaine Evelyne (dir.), 2005a, *L'Europe du sud face à l'immigration. Politique de l'Etranger*, Paris, PUF (coll. Sociologie d'aujourd'hui).
- Ritaine Evelyne, 2005b « Quand parler de l'Autre c'est parler de soi », dans Ritaine, 2005a.
- Ritaine Evelyne, 2005c, « L'Etranger et le Populiste en Italie : liaisons dangereuses », dans Ritaine, 2005a.
- Ritaine Evelyne, 2003, « Dos à la mer ? Les pays européens du sud face à l'immigration », *Critique Internationale*, 18, p.143-158.
- Ritaine Evelyne, 1999, « *Noi e gli altri* : l'enjeu migratoire, miroir de la crise politique italienne », *Pôle Sud*, 11, p.55-69.
- Ritaine Evelyne, 1994, « Italie : territoires au bord de la crise politique », dans Balme Richard, Garraud Philippe, Hoffmann-Martinot Vincent, Ritaine Evelyne, *Le territoire pour politiques : variations européennes*, Paris, L'Harmattan.
- Sayad Abdelmalek, 1999, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil.
- ter Wal Jessika, 2000, «The Discourse of the Extreme Right and its Ideological Implications : The Case of the Alleanza nazionale on Immigration», *Patterns of Prejudice*, 34(4), p. 37-51.
- ter Wal Jessika (ed.), 2002, *Racism and Cultural Diversity in the Mass Media*, EUMC/ERCOMER, <http://fra.europa.eu>
- Schank Roger, Alberson Robert, 1977, *Scripts, Plans, Goals and Understanding*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum A.
- Sniderman Paul M., Pieri Pierangelo, de Figueiredo Jr. Rui J. P., Piazza Thomas, 2002, *The Outsider. Prejudice and Politics in Italy*, Princeton, Princeton University Press.

